

HISTOIRE VRAIE
DE NOS VIES FORMIDABLES

ELIZABETH CRANE

HISTOIRE VRAIE
DE NOS VIES
FORMIDABLES

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par BRUNO BOUDARD

PHÉBUS
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Titre original :
The History of Great Things

Première édition :
HarperCollins Publishers, New York, 2016.
© Elizabeth Crane, 2016.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2018.

ISBN: 978-2-7529-1075-2

*Pour Susan, ma sœur, et pour Alice, la championne,
dont la devise est : N'arrête pas !*

Binghamton, 1961

Tu nais en retard. Deux semaines et quarante et une heures de retard ; quatre kilos trois. C'est beaucoup. C'est comme si une boule de bowling sortait de moi.

- *Ça, tu me l'as déjà raconté, maman.*
- *Attends, laisse-moi terminer et ensuite ce sera à toi.*
- *OK.*

Donc, tu es une boule de bowling géante qui sort de moi. Si les boules de bowling étaient cubiques. Ça fait un mal de chien. Vraiment. Personne ne m'avait signalé ce détail auparavant. J'aurais tout aussi bien pu expulser une femme adulte. Vêtue d'un tailleur-pantalon en tweed. Imagine un peu. C'est ce qu'on devrait apprendre aux gosses pendant les cours d'éducation sexuelle. Bon, je te parle d'éducation sexuelle, mais ça n'existait pas en ce temps-là. Le sexe, si. L'éducation, non.

Nous sommes en 1961. Ton père est dans la salle d'attente, bien sûr, parce que c'était comme ça à l'époque. Pas de papa, pas de Caméscope, pas de technique de respiration. Aucun problème pour moi, même si les années d'après je n'aurais pas été contre un coup de main pour les couches. On autorise ton père à entrer aussitôt que tu as été lavée

(contraindre un père à assister à un tel spectacle? vous n'y songez pas!), puis enrubannée d'étamine à rayures roses avant de m'être rendue et, quand Fred s'approche du lit, c'est vraiment touchant, à vrai dire. Il jette un coup d'œil furtif à l'enchevêtrement d'étoffe et je lis sur son visage une mimique de satisfaction différente de celles auxquelles je suis habituée de sa part. En règle générale, il n'est pas franchement expressif, tu sais. Mais je vois déjà ce qu'il ressent pour toi. Je te confie à lui et je prends alors conscience qu'il n'a encore jamais tenu un bébé, que nous aurions peut-être dû nous entraîner avec ton cousin ou quelque chose dans ce genre, parce qu'il a un geste un peu mal assuré lorsque je te passe à lui, mais une fois qu'il t'a entre les bras, il te serre fermement.

Le lendemain, nous te ramenons à la maison. Dieu merci, tu es une enfant sage. Tu fais tes nuits, tu n'es pas trop turbulente, tu bois ton lait maternisé comme une cheffe – l'allaitement n'est pas considéré comme « moderne », y compris par les médecins (la plupart d'entre eux jugent même que c'est une vieille coutume dégueulasse), et cette doctrine me convient parfaitement. Et puis tu es incroyablement belle. Un buisson de boucles noires au jour de ta naissance, qui s'adoucissent bientôt en un châtain clair, des yeux de jais qui virent rapidement au bleu – je ne sais toujours pas de qui tu les as hérités, vu que Fred et moi avons tous les deux les yeux verts, mais c'est très bien ainsi car, non contents d'être bleus, ils sont en plus immenses, et enfin tu es joliment potelée, avec des jambes de nourrisson délicieusement moelleuses (même si les élancements qui me parcourent le ventre et l'entrejambe me donnent encore la sensation que c'est bébé Godzilla qui vient de quitter mon utérus). Mamie Crane fait livrer une superbe layette de chez Marshall Field's: une élégante robe en lin, un cardigan au crochet avec bonnet et chaussons assortis – mais tout ça n'est guère pratique pour un nouveau-né et ne ressemble

bientôt plus à rien. Je lui avais dit que j'aimais autant qu'elle se fournisse chez Penney's, mais ce n'était évidemment pas assez bien. Lorsque tu seras en âge de marcher, tu auras, entre mère et moi, une garde-robe presque exclusivement maison. Elle tricote des petits pulls absolument ravissants et je confectionne des robes, parfois smockées ; de temps à autre, je nous élabore des robes assorties et, s'il me reste du tissu, je n'oublie pas ta poupée Bisby. Quoi qu'il en soit, tu es une petite fille très bien habillée et, de l'avis général, réellement magnifique, ce dont je suis très fière.

Jusqu'à ce que débutent les caprices, vers l'âge habituel, à deux ans et demi environ. J'échapperai à certains, mais un jour un esclandre particulièrement violent se produit lorsque je t'enjoins de ranger ta dinette. *Allez, c'est l'heure de ranger ! Mais pourquoi ? Parce qu'on va dîner. Mais c'est l'heure de dîner ou c'est l'heure de ranger ? D'abord tu ranges et ensuite on dîne. Mais pourquoi ? Je n'ai pas encore fini ! Parce que c'est l'heure, Betsy. Mais je n'ai pas fini ! Si, maintenant tu as fini. Non ! Non ! C'est pas vrai ! Je n'ai pas fini ! Je n'aurai jamais fini !* J'avais lu dans le bouquin du Dr Spock¹ que, lors d'un caprice, il fallait plonger son enfant dans une baignoire d'eau froide. Mais à ce moment précis, je n'en ai pas le temps, et je me demande d'ailleurs dans quelles circonstances on pourrait bien l'avoir. Déjà, il faudrait toujours avoir une baignoire remplie d'eau froide, au cas où – encore qu'avec la fréquence de plus en plus rapprochée de tes crises, ça pourrait valoir le coup. Au lieu de cela, je me précipite à la cuisine et attrape un verre d'eau que je te jette à la figure et, effectivement, l'espace d'un court instant, tes hurlements cessent, sans doute sous le coup de la stupefaction. Alors tu dis *Je vais tout raconter à papa !* et je suis obligée de quitter la pièce, tant j'ai envie de rire.

1. Le docteur Benjamin Spock (1903-1998), pédiatre américain, auteur du best-seller mondial *Comment soigner et éduquer son enfant* (1946, traduit en français en 1952). (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

– Tu es injustement avantagée, quand j’y réfléchis, au moins pour mes dix-huit premières années, parce que tu étais là.

– Pas toujours.

– C’est vrai.

Muscatine, 1936

OK. Muscatine, Iowa. Juin 1936.

Tu es née à Muscatine. Edna, ta mère, est femme au foyer depuis la naissance de ta sœur aînée Marjorie trois ans plus tôt. Avant cela, elle avait travaillé quelque temps à l'usine Heinz. Walter, ton père, est le rédacteur en chef du *Muscatine Journal*. Membre du cercle.

- *Quel cercle ?*
- *Je n'en sais rien, un cercle quelconque. Un cercle est un cercle.*
- *Ne va surtout pas lui dire ça !*
- *Maman, ça fait belle lurette que papy est mort.*
- *Eh bien moi aussi, Betsy, mais tu me parles.*
- *OK, peu importe ! Disons le Moose Lodge¹ local.*
- *Disons ? Tu ne crois pas qu'il faudrait être un peu plus précise ?*
- *Mais enfin, ce ne sont pas des mémoires. C'est juste une histoire.*
- *Oui, mais une histoire vraie.*
- *Non, ce n'est pas une histoire vraie. Ce n'est pas ce que nous sommes en train de faire. Crois-tu connaître mon histoire ?*

1. Cercle, club, organisation d'entraide typiquement nord-américaine et réservée aux hommes.

- *Oui. Je ne sais pas. Peut-être. Davantage que tu ne le penses.*
– *Laisse-moi donc continuer.*

Tu es un bébé quelque peu souffreteux. Tu as le croup et tu tousses beaucoup, tandis que ton père est toujours fourré au travail ou au cercle, à faire ce qu'on est censé faire dans ces milieux-là, à échanger le salut secret avec les autres membres coiffés de leur fez, avec qui il fume le cigare en racontant des blagues grivoises. Ta mère est tout le temps fatiguée, même si pas une seule fois on ne l'entend geindre. Marjorie n'est guère plus facile que toi : elle n'a peut-être pas le croup, mais il faut se la farcir. La sieste, c'est nient, jamais. Toujours bruyante, toujours à poser des questions agaçantes, au point qu'à ta naissance elle a déjà une opinion sur à peu près tout.

- *Pour le croup, j'sais pas, mais jusqu'ici le reste est plutôt cré-dible.*
– *Chut!*

Mais tu es une gentille fille. Marjorie et toi partagez un lit double jusqu'à son entrée à la fac, et vous vous disputez souvent (voire constamment). Tu penses qu'elle est une enquiquineuse et elle pense la même chose de toi, et ni l'une ni l'autre n'avez tort, mais c'est une autre époque, et puis vous êtes des gamines bien élevées : aucune de vous deux ne se crêpe les cheveux ou ne se tape de garçons, rien de tel. Bon, un soir, en rentrant à la maison, Marjorie te met à la porte de la chambre parce qu'elle a une amie qui vient passer la nuit (tu es autant fâchée d'être ainsi expulsée que ravie de pouvoir dormir seule dans le petit salon du rez-de-chaussée) et, quand tu remontes te laver les dents, tu l'entends ricaner et pouffer avec sa copine Effie, puis tu entends des prénoms de garçons inconnus jusqu'alors – Roger, Ted –, après quoi Effie implore Marjorie de tout lui

raconter, *tout!* de lui décrire comment c'était, et tu ignores de quoi il s'agit, car tu as dans les onze ans à ce moment-là, mais tu sais que c'est quelque chose que jamais tu ne feras, jamais. Tu le sais, c'est tout.

À quinze ans, pour votre troisième sortie ensemble, ton premier flirt t'emmène au bal des secondes. *J'te l'avais dit*, lances-tu à Marjorie en lui tirant la langue. *Fais gaffe, parce que je pourrais bien te la couper, petite merdeuse.* Tu lui demandes *Comment ça se fait que tu n'aïlles pas au bal des terminales?* alors que tu sais pertinemment que si personne ne l'a invitée, c'est parce que son dernier jules vient de la plaquer pour la fille la plus populaire du lycée. *Les bals, c'est nul*, réplique Marjorie. *C'est pour les pisse-froid.* Ton petit ami est assez mignon, pas très futé, il est dans le club de rhétorique, *Bar-bant*, il passe te chercher avec la Buick paternelle, tu portes une robe de tulle lavande pâle que tu as confectionnée avec ta mère, à tomber, et il est incontestable qu'avoir un chéri est mieux que ne pas en avoir du tout, ta sœur avait raison. Les filles qui n'en ont pas sont soit des laiderons, soit des traînées qui sortent avec le premier venu. Tu rêves d'être en couple. Tôt ou tard, cependant, tous ces garçons veulent faire des galipettes, alors, pour résoudre le problème, tu changes simplement de mec chaque année; les uns après les autres, ces malheureux ont le cœur brisé – ils éprouvent l'équivalent, à leur échelle, de trois vies de chagrin, mais tu n'en sauras jamais rien. Lassée du train-train de tes trois années de clarinette, tu entres dans le chœur de l'école, une perspective qui, pour la première fois peut-être, t'enthousiasme.

Ton père n'est pas au courant que l'arrière-grand-mère d'Effie était noire (Effie elle-même n'en a pas encore connaissance), parce que si tel avait été le cas, il est certain qu'elle ne coucherait pas dans la même pièce que toi et ta sœur, qu'elle ne franchirait même pas le seuil de la maison. Tu le sais depuis la fois où tu avais invité ta copine Ginny

à jouer à la poupée chez toi sans songer une seule seconde à mentionner la couleur de sa peau. Rétrospectivement, tu aurais dû y penser, puisque papa avait en plus d'une ou de vingt ou de trente occasions été on ne peut plus clair sur la question. Tu l'as déjà entendu rentrer du travail en grommelant que *depuis que ce coco de Truman est au pouvoir, le monde s'en va à vau-l'eau. Robinson¹ en Major League, et maintenant, ils votent pour les élections à la Chambre? Foutaises!* Il te faudra plusieurs années pour décoder ce sabir : tu n'as pas la moindre idée de qui est Robinson et tu ignores de quelle chambre il parle, tu sais juste qu'il vaut mieux ne pas traîner dans les parages quand il se met dans un tel état. Mais bon, le jour où Ginny vient à la maison et que tu demandes à ton père lorsqu'il arrive du boulot si elle peut rester à dîner, sa seule réponse est *Non* ; toutefois tu ne lui avais jamais vu cette expression auparavant, comme s'il n'y avait rien de plus horrible au monde pour lui que d'imaginer Ginny rester ici ne serait-ce qu'une minute de plus, et tu es presque certaine que Ginny en a conscience elle aussi, mais c'est peut-être parce qu'elle n'est qu'une petite fille tandis qu'il se contente d'aller chercher ta mère sans ajouter un mot. En silence (mais visiblement honteuse, car c'est une bonne chrétienne qui n'a pas pour habitude de congédier les gens, qu'ils soient de couleur ou non), mamie aide Ginny à rassembler ses affaires avant de repartir chez elle.

Après cela, il t'est interdit d'adresser la parole à Ginny, même à l'école, alors tu le presses de questions : *Mais pourquoi? Mais pourquoi? Qu'est-ce qu'elle a donc fait?* (Tu as presque envie d'oser : *Si Ginny et moi on se parle à l'école, comment est-ce que tu pourrais le savoir?* mais il y a des chances pour que cela se termine par une fessée et, qui plus est, tu es sûre que si Ginny et toi bavardiez à l'école, il

1. Premier joueur noir à intégrer une équipe de Major League, le championnat de base-ball.

l'apprendrait d'une manière ou d'une autre – tu n'as jamais oublié la fois où il t'avait affirmé que les journalistes avaient *des yeux et des oreilles partout*.) Ton père te dit combien il est déçu que tu ne le saches pas déjà, ce qui te désole en retour. *Ces gens-là devraient rester entre eux, Lois*, assène-t-il, et tu le ressens comme un coup de poing dans ton petit ventre, ce *ces gens-là* – qui t'éclaire sur la nature de ce qu'il reprochait à Ginny et sur celle de l'erreur que tu avais commise en l'invitant à la maison –, et tu te jures intérieurement d'être toujours amie avec Ginny en grandissant.

– *OK, tu te débrouilles plutôt bien.*

– *Merci, maman.*

– *Je veux dire, c'est peut-être inventé, mais ça aurait pu se passer. Ça s'est peut-être bien passé, d'ailleurs.*

– *Peut-être, mais il est important que tout le monde comprenne que ce n'est pas ce qui s'est réellement produit, seulement ce qui aurait pu se produire.*

– *C'est ce que j'ai dit, Betsy. Ça aurait pu se passer. J'ai précisé « aurait pu ». En l'occurrence, c'est assez proche de ce qui s'est réellement passé.*

– *Oui, mais ce n'est pas ce que je veux. Je veux que ce ne soit que des choses qui auraient pu arriver, mais qui ne sont pas advenues. Je veux que les personnages et leurs relations soient réels, mais je ne veux pas des événements tels qu'ils se sont déroulés. Seulement des circonstances similaires et crédibles.*

– *Mais attends voir : pourquoi te préoccuper de ce que peut en penser le lecteur ?*

– *Parce que c'est le principe même de l'histoire. Si nous sommes assises là à discuter toutes les deux, c'est parce qu'il y a tant de choses que nous ignorons l'une de l'autre. Tu comprends ce que je veux dire : je n'existais même pas quand tu étais petite. Je connais peut-être une ou deux anecdotes que tu m'avais racontées sur ton enfance, mais souvent ça se résumait à « Papa ne voulait pas que j'invite mes copines noires à la maison. » Alors, par ce procédé, je*

peux en faire un récit plus complet, en comblant les trous par des détails qu'il m'est impossible de connaître. Nous pouvons même imaginer des scènes entières en nous appuyant simplement sur des fragments d'informations. Je sais où tu t'es mariée. Tu sais où je suis allée à l'université.

– D'accord, je comprends. Je dis juste que ça pourrait être vrai. Je ne vois toujours pas en quoi la façon dont les gens le lisent peut avoir une quelconque importance.

– Je n'en sais rien, maman. Parce que.

– Voilà une réponse typiquement Lois.

– Je suis ta fille. Je ne cherche jamais à le cacher.

C'est Marjorie qui a fait ça

À Noël, l'année de tes sept ans, ton père et ta mère décident après moult discussions que le moment est venu de ramener un chiot à la maison, un westie. C'est incontestablement la chose la plus chouette qui soit arrivée dans l'histoire des choses chouettes. Marjorie en est moins sûre, car lorsque papa le sort de sa caisse, c'est à toi qu'il le tend en premier, alors elle acquiert l'absolue certitude – fondée ou non – que tu es leur préférée. C'est un clebs suprêmement adorable, une petite saucisse de peluche blanche fréillante – mais Marjorie vit cet instant d'une manière radicalement différente. Toute au chiot qui te lèche la figure, tu ne te rends pas tout de suite compte de ce qui se passe, en dépit des geignements de ta sœur qui le réclame à son tour, et il faut que mère te prenne l'animal des mains pour le donner à Marjorie, qui te tire bruyamment la langue. *Appelons-le Blancounet!* t'exclames-tu, et ton père approuve *C'est un bon nom.* Marjorie roule des yeux. *Ouais, ça t'a demandé une sacrée réflexion... où es-tu allée chercher ce nom?* ironise-t-elle, et toi tu réponds *Parce qu'il est blanc!* comme si ce n'était pas précisément la raison de la petite pique de Marjorie, qui t'est passée complètement au-dessus de la tête. *Explique-leur les règles, mère,* dit ton père en se rasseyant. Il allume une cigarette et gratte l'eczéma sur son bras, un tic dont ta mère

n'arrive pas à lui faire perdre l'habitude et qui a déposé une fine pellicule de poussière blanche impossible à enlever des recoins les plus profonds du fauteuil, même en donnant plusieurs fois par jour un coup d'aspirateur. Plus tard, tu affirmeras avoir eu le sentiment de mieux connaître cette poussière que tu ne l'avais jamais connu lui. Ta mère répète toujours *Je jure qu'un jour ce fauteuil sera entièrement constitué de votre père*, une image que tu as du mal à te figurer. Sur le bras du fauteuil trône un cendrier bean bag, avec son sachet lesté à la toile bosselée (lequel sachet possède, en matière de pulvérulence, son propre système météo), tandis que sur le côté est suspendue une poche destinée à ses *Reader's Digest*, sa principale occupation lorsqu'il n'est ni au travail ni au cercle. Mère explique tout ce qu'implique la présence d'un chien : la nourriture, les promenades, la toilette ; elle veut bien superviser, mais l'animal sera sous votre responsabilité. *Et si vous ne vous y tenez pas, sayonara, Blancounet!* Aucune de vous deux n'a jamais entendu le mot «sayonara» auparavant, mais vous comprenez de quoi il retourne. Et comme vous êtes des gamines sages, vous vous occupez consciencieusement du chiot, que vous promenez et nourrissez à horaires fixes, mais toi et lui finissez par devenir si inséparables qu'au bout du compte Marjorie abandonne et tu reprends bien volontiers sa part de la besogne, rien que pour avoir le plaisir de claironner que c'est *ton* chien. Un jour, tu plaides pour qu'il puisse coucher dans le lit et ton père te rit au nez. *Lois monopolise déjà tout le lit!* proteste Marjorie. *Non! Si! Lui et moi on restera de mon côté, je le promets! Pas de chien dans le lit*, tranche papa. *Un point, c'est tout. J'ai gagné*, exulte Marjorie. Tu t'approches de son visage pour lui tirer une langue bien humide et elle te repousse. *Papa! Marjorie m'a poussée!*

Tu as alors huit ans et Marjorie onze. Dans l'ensemble, Blancounet est un super clebs, mis à part cette manie de japper sans cesse, non seulement quand il est seul à la

maison, mais aussi pendant une heure ou deux après ton retour de l'école. Tous les voisins se sont plaints et tu as vainement tenté divers stratagèmes : des réveils, des animaux en peluche, mettre sa corbeille à la cave, avec pour seul résultat tangible des aboiements redoublés.

Une après-midi, alors que tu rentres de l'école, pas de glapissements ni de *Blancounet* pour t'accueillir à la porte. *Blancounet! Ici, Blancounet!* Rien. *Marjorie, où est Blancounet?* lances-tu dans l'escalier. *Comment veux-tu que je le sache? C'est ton chien,* crie-t-elle de sa chambre. Mère sort de la salle de couture pour te rassurer, expliquant avoir laissé *Blancounet* sortir dans le jardin pour chasser un écureuil. *Ouf!* souffles-tu avant de te diriger vers la porte de derrière. Tu l'appelles – *Blancounet!* – mais il n'accourt pas, et tu ne l'entends ni ne l'aperçois; cependant, tu ne t'inquiètes pas encore, étant donné que lorsqu'il est dehors, il est attaché à une longue chaîne fixée à un pieu et que, parfois, il dort dans un réduit sous la véranda de derrière, où d'ailleurs tu le trouves, ce qui est étrange, car habituellement il se réveille au son de ta voix. *Hé, Blancounet,* susurres-tu et une sensation jusqu'alors inconnue te parcourt le ventre : ce n'est pas la nausée, ce n'est pas le papillonnement du trac, c'est un frémissement à la fois nouveau et affreux, et tu te penches pour toucher *Blancounet* qui est aussi figé que le sol sur lequel il repose, et tu te mets à trembler, et tu répètes *Blancounet,* même si tu as déjà deviné; la seule chose morte sur laquelle tu aies posé les yeux avant cela était une araignée écrasée, mais tu as compris que *Blancounet* s'était éteint et tu fonds en larmes, en braillant *Maman! Blancounet! Maman! Maman!* Alors que tu appelles ton père papa, tu n'emploies presque jamais *maman* pour ta mère. Elle sort en courant, te voit pleurer, *Blancounet!* gémis-tu encore, elle jette un regard au chiot qui gît sous la véranda puis revient sur toi, elle te serre contre sa poitrine, ton corps est soulevé par les sanglots, *Chut, mon enfant, ce devait être*

pour Blancounet l'heure de rejoindre le paradis. Marjorie sort à son tour et demande ce qui fait pleurer la chialeuse, cette fois, elle remarque le corps de Blancounet dans son réduit, pâlit un peu ; Marjorie est plus dure que toi, mais c'est quand même très difficile à encaisser pour un gosse, que de découvrir son adorable petit chien mort. Marjorie ne serre pas les lèvres, elle s'assoit, c'est tout. Tu la considères d'un air soupçonneux. Elle n'est pas bouleversée. Tu as lu une demi-douzaine d'*Alice*. Ceux qui ne disent rien sont toujours suspects.

Ton père creuse au fond du jardin une tombe pour Blancounet, puis étend son cadavre dans une caisse en carton. Ce qui est pire encore que la vision de Blancounet dans cette boîte, c'est celle de ton père en train de la refermer. Il la place dans le sol qu'il vient de bêcher, puis la recouvre de pelletées de terre. Debout autour de la sépulture, vous contemplez tous les quatre le trou. *Est-ce que je peux rentrer, maintenant ?* s'enquiert Marjorie. *Chut,* l'enjoint ta mère. Tu n'as jamais assisté au moindre enterrement avant ce jour. Ta mère te demande si tu veux prononcer quelques paroles. *Pour Blancounet ? Est-ce qu'il peut toujours m'entendre ? Oui, d'une certaine façon,* répond-elle. *Tu sais, le seigneur nous regarde et nous lui adressons des prières alors que nous ne pouvons pourtant pas le voir, pas vrai ?* Tu le sais, même si tu as toujours eu du mal à le saisir ; c'est un concept effrayant que celui de ces entités qui ont la faculté de vous observer alors qu'elles vous sont invisibles : les journalistes, le seigneur. *Adieu, Blancounet.* Les mots ne te viennent pas. Tu fronces les sourcils en une caricature de mine renfrognée, le menton sorti, la lèvre inférieure saillante et le corps tremblant. C'est le chagrin le plus terrible que tu aies connu jusqu'ici, mais tu es incapable de trouver les mots. Tu es plantée là, silencieuse, tandis que Marjorie, qui attend le feu vert pour s'esquiver, soupire et souffle fort. Tu te souviens d'un passage de *Brenda Starr, reporter.*

Je vengerai ta mort!

Cette nuit-là, tu veilles à rester tout au bord du lit, aussi loin que possible de ta canicide de sœur ; un centimètre plus près et tu courrais un réel danger. *Je sais ce que tu as fait*, murmures-tu à Marjorie tout en lui tournant le dos. *Quoi?* demande-t-elle. Elle ne t'a pas entendue. *Je le sais. Je le sais.*

Bonne chance

Nous sommes en 1942. Tu as six ans et Marjorie neuf. Vous êtes en train de vous habiller pour la messe. Marjorie part d'un rire hystérique quand elle s'aperçoit que tu as mis ton chemisier à l'envers. *Non, c'est pas vrai! Regarde les coutures, bêtasse, elles se mettent à l'intérieur, pas à l'extérieur. Ferme-là! C'est toi la bêtasse! Hé, si tu veux te ridiculiser, moi je m'en fiche.* Entendant le grabuge, mère entre dans la chambre en vissant le fermoir de l'une de ses boucles d'oreilles en perle véritable. *Les filles! Qu'est-ce que c'est que ce ramdam? Marjorie m'a traitée de bêtasse! Lois a dit «ferme-la»! Les filles... Ça suffit. Lois, ma chérie, laisse-moi t'aider à remettre ton chemisier comme il faut.* Elle t'enlève ton corsage et le retourne à l'endroit, puis t'aide à le boutonner. *Je te l'avais dit, persifle Marjorie.* Tu lui tires la langue. *Arrêtez, les filles. Seigneur! Vous allez à l'église, ce n'est pas des façons de se conduire. Mais d'abord pourquoi est-ce qu'on est forcées d'y aller, mère? Lois, nous en avons déjà parlé maintes fois,* répond-elle en te donnant la main pour enfiler ton pull. *Parce que c'est là qu'est le seigneur,* entonne Marjorie d'une voix neutre qui ne concourt pas à te convaincre. Ce qu'on t'a aussi dit, c'est que le seigneur peut être ailleurs, en particulier là où tu te trouves. Tu as évoqué la question à de multiples reprises ou, pour être plus exact, on t'en a parlé à de multiples reprises,

mais tu arrives à un âge où les nouvelles informations sont parfois source de confusion, où il y a un abîme entre les questions et les réponses, où tu pourrais poser une dizaine de questions différentes en réplique à *C'est là qu'est le seigneur*, même si elles n'amèneraient rien. Sur ce type de sujet, chacune se voit en général attribuer une seule question avant d'être réduite au silence par l'habituel *C'est comme ça, c'est tout* ou encore *Les voies du seigneur sont impénétrables*, sinistre et déstabilisante formule, tant elle a d'implications : si les voies du seigneur sont aussi impénétrables que cela, est-ce qu'il ne pourrait pas se glisser sans bruit dans votre chambre la nuit pour vous espionner ou prendre vos affaires ou dieu sait quoi d'autre ? Mais tu gardes pour toi ces interrogations, que tu ranges dans un coin de ta tête. *Descendez mettre vos manteaux, les filles*, ordonne mère. *Avant de partir, je vais juste rappeler à votre père l'heure à laquelle il doit sortir la tourte du four. Comment ça se fait que papa ne soit jamais obligé de venir à l'église ?* t'enquiers-tu spontanément, oubliant de garder le silence. Ne pas oublier de garder le silence se révèle de plus en plus difficile. *Parce que c'est l'homme, Lois*. Tu as maintenant accumulé un certain nombre d'indices s'agissant de ce que peut se permettre un homme mais pas une femme. L'homme, ainsi que tu le comprends, fait tout ce qui lui chante – ou pas – et la femme fait tout le reste. Pourquoi ? Tu n'en as pas la moindre idée.

Je veux être un homme quand je serai grande, confies-tu à Marjorie. *Bonne chance*, riposte-t-elle en riant. Tu ne saisis pas ce qu'il y a de drôle.

À l'âge de neuf ou dix ans, tu mélanges des produits chimiques pendant le cours de science et cela te brûle les yeux, te contraignant par la suite à porter des lunettes. Comme mère en porte aussi, tu n'y vois pas d'inconvénient – tu aimes lui ressembler –, mais Marjorie te surnomme « quat'z'yeux » et tu t'efforces alors de ne pas les mettre plus qu'il n'est nécessaire. Marjorie ironise : *Bonne chance pour te*